

FRÉGAULT, Guy, *Le Grand Marquis, Pierre de Rigaud de Vaudreuil et la Louisiane*. Fides, Montréal, 1952.

René Latourelle, s.j.

Volume 6, numéro 3, décembre 1952

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/301539ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/301539ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Latourelle, R. (1952). Compte rendu de [FRÉGAULT, Guy, *Le Grand Marquis, Pierre de Rigaud de Vaudreuil et la Louisiane*. Fides, Montréal, 1952.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 6(3), 443–447.
<https://doi.org/10.7202/301539ar>

LIVRES ET REVUES

FRÉGAULT, Guy, *Le Grand Marquis, Pierre de Rigaud de Vaudreuil et la Louisiane*. Fides, Montréal, 1952.

Le dernier livre de M. Frégault est un ouvrage de grande classe. On éprouve, à le parcourir, cette impression de solidité, de plénitude, de maturité, que procurent les meilleurs ouvrages européens. Lecture réconfortante, qui nous dispense de faire la petite moue devant les écrivains de chez nous et d'entretenir pour ceux du dehors des extases trop faciles.

Le sujet, pourtant, offrait de la résistance. Il fallait vaincre d'abord les exigences d'une documentation énorme, dispersée aux quatre coins du Canada et des États-Unis, compiler en particulier les innombrables pièces d'archives conservées aux bibliothèques d'Ottawa, de Washington, de la Nouvelle-Orléans et de San Marino (Californie). Ceux qui croient au langage des bibliographies pourront s'édifier en feuilletant les trente pages que compte celle-ci. Surtout, il fallait secouer les jugements définitifs de certains historiens, trop sûrs de leurs positions pour en douter, déchirer aussi l'atmosphère de fadeur et d'insignifiance qui entourait jusqu'ici le personnage. Mieux que personne, l'A. de *François Bigot*, qui avait démêlé le savant écheveau des prévarications de l'intendant français, se trouvait en mesure de nous découvrir le vrai visage de Vaudreuil.

En lisant le sous-titre, *Pierre de Rigaud de Vaudreuil et la Louisiane*, le lecteur éprouvera peut-être une légère déception: "Comment! Il n'est pas question du Canada dans ce volume?" C'est vrai, il n'en est question que fort peu. Mais au fait, sans la période louisianaise de sa vie, que saurions-nous de Vaudreuil? Nous serait-il possible de prendre la vraie mesure de l'homme? Sur la scène du Canada, encadré par Montcalm et Bigot, condamné par les circonstances de la guerre à briller d'un éclat trop modeste devant le

général et l'intendant français, le gouverneur canadien donne le change: il apparaît terne et sans relief. En tout cas, il ne stimule pas l'écrivain en mal d'héroïsme. Sur la scène louisianaise, au contraire, il apparaît ce qu'il est, plus haut en couleur, plus riche de dons que ne le font croire certains jugements traditionnels. C'est que, dans la Louisiane du XVIII^e siècle, pays tout neuf, encore en source, habité par une population bigarrée de blancs, de nègres et de mulâtres, d'officiers, de soldats, de commis, de planteurs, de traitants et d'éleveurs, les problèmes surgissent à tous les carrefours, sollicitent les talents les plus divers. Vaudreuil, qui gouverna la colonie de 1743 à 1753, eut à se colleter avec tels de ces problèmes dont la solution ne pouvait dépendre uniquement de la chance.

Problème de la guerre de la succession d'Autriche, qui rompt les communications avec la métropole et provoque une crise économique d'une extrême gravité, d'autant plus aiguë que la Louisiane est encore mal organisée, incapable de se suffire, pauvre, isolée, voisine de son ennemi héréditaire, l'Anglais, dépourvue de troupes et de munitions, mal défendue par des officiers incompetents, mal protégée par des ouvrages en ruines. Ce n'est qu'à un coup de chance que la colonie doit d'échapper à l'invasion. La crise économique, pourtant, subsiste: Vaudreuil la résout avec bonheur en renouant avec les colonies espagnoles des relations aussi fructueuses que durables.

Problème indigène. Nervosité, tiraillements, divisions suscitées chez les Indiens par la diplomatie britannique qui travaille à ruiner l'amitié française. Les commerçants anglais distribuent à pleines mains les marchandises européennes, tandis que la France, parcimonieuse, dispute ses dons. Un moment, cette politique à courte vue, représentée par les fonctionnaires Michel et Lenormant, détache des Louisianais l'importante tribu des Chactas. A force de sang-froid, de volonté, d'adresse et de patience, Vaudreuil réussit à troubler, puis à dissoudre les foyers d'hostilité, à reconquérir même, sans dépense d'hommes et d'argent, une alliance absolument indispensable. La défection des Chactas, en effet, c'eût été pour la Louisiane "l'écroulement de sa meilleure ligne de défense et la ruine d'un commerce — celui des fourrures — onéreux à l'État, mais profitable aux colons".

Enfin, problème majeur de la défense de la Haute Louisiane. Tout l'effort anglais — Vaudreuil s'en rend bientôt compte — tend

à crever l'empire français par le milieu, à réduire le Canada et la Louisiane à deux fantômes de colonies, et l'Amérique française à à une carcasse inorganique. C'est pourquoi il réclame avec tant d'insistance la fortification de l'Ohio qui, en même temps qu'elle assurerait la libre communication entre le Saint-Laurent et le Mississippi, contraindrait à la fidélité tous les Indiens du centre et garderait à la Nouvelle-France l'une des plus opulentes régions commerciales et agricoles du continent. Tout ce chapitre huitième, consacré à la Haute-Louisiane, élève le ton de l'ouvrage. Sur le plan international où il nous situe, se posent clairement les données du conflit qui, "bientôt, embrasera le continent". Déjà, ce sont les prodromes de la guerre de Sept Ans.

Mais Vaudreuil ne fit pas qu'organiser la sécurité du pays; il s'employa aussi à sa prospérité. Grâce à lui, la Louisiane, à son arrivée si pauvre, connut des jours d'aisance et d'abondance. "La réussite de l'administrateur tient... à ce que, colonial lui-même, il a compris ce que c'est qu'une colonie; il s'est fait une conception nette de la nature d'une économie coloniale, de ses besoins, de l'aide qui lui doit venir de la métropole et, lorsque cette aide fait défaut, de ce qui peut y suppléer."

Après cela, comment s'étonner que les Louisianais aient éprouvé pour Vaudreuil plus que de l'estime, de la vénération, et que les Canadiens l'aient souhaité, appelé, réclamé comme un sauveur? Le gouvernement de la Nouvelle-France a été le prix de ses succès en Louisiane, **et** ces succès "sont à la fois trop complets et trop variés pour tenir à une chance uniforme".

L'ouvrage de M. Frégault nous recompose une physionomie du Marquis qui a grand air et dont nous connaissions mal les traits. Vaudreuil y apparaît comme un grand Canadien. La Louisiane elle-même prend un relief inattendu. Jusqu'ici, nous avons l'habitude d'envisager les problèmes de la Nouvelle-France en nous plaçant toujours au même poste d'observation: le Canada. *Le Grand Marquis* nous ramène au pôle extrême de l'axe. Du coup, les perspectives s'en trouvent changées, du moins corrigées. Nous comprenons mieux les problèmes des deux colonies, l'urgence et la forme de leur collaboration. Nous mesurons également tout ce qu'avait de fragile l'étonnante construction de l'Amérique française, à quelles conditions seulement son équilibre pouvait être maintenu, quel rôle important

surtout devait assumer la métropole pour consolider cet équilibre.

Tout cela écrit dans une langue ferme, précise, limpide, à l'aise dans tous les registres, pratiquant volontiers certaine forme d'humour que nous retrouvons également chez le professeur. Ici ou là, à l'adresse des rhéteurs, des fonctionnaires, des officiers, des lecteurs délicats, dont l'estomac répugne aux nourritures solides, la plume de l'A. prend des reflets d'acier, embroche les victimes avec élégance. L'apparat critique, dans *Le Grand Marquis*, nous semble plus sobre que dans *François Bigot*; plus heureuse aussi l'intégration au texte des témoignages utilisés.

Les amateurs d'histoires palpitantes trouveront pourtant à se satisfaire sans qu'en souffre l'objectivité scientifique. Qu'ils lisent, par exemple, les pages savoureuses consacrées aux ordonnateurs Lenormant et Michel: l'un, économe mesquin, tatillon, aux vues étroites; l'autre, gonflé de vanité, exaspérant de prétentions, hargneux, soupçonneux, capable de manier le pamphlet et la calomnie, et au surplus bien muni de sottise. Tout ce chapitre sixième, intitulé MICHEL, est enlevé prestement; le héros lui-même, croqué comme un personnage de La Bruyère.

Mais, plus que les dons littéraires remarquables, ce que nous voulons noter chez l'A., c'est l'ardeur consciencieuse du chercheur, sa fidélité aux exigences du métier, sa probité devant le matériel humain. Ce consentement à la vérité, cette humilité de l'esprit qui, à chaque pas, dit ce qu'il sait et confesse ce qu'il ne sait pas ou sait mal, qui avoue que des données importantes du problème humain lui échapperont toujours parce que l'avalanche des faits et des gestes masque souvent les intentions réelles, qui reconnaît enfin, soucieux de vérité totale, que le plan humain se double, s'approfondit de tout le plan providentiel: toutes ces vertus, toutes ces attitudes qu'exaltait le récent congrès de *Pax romana* et qui distinguent l'intellectuel catholique, nous nous plaisons à les reconnaître chez M. Guy Frégault. Exemple tonifiant d'un homme qui se repose des labeurs du professorat par les soucis de la recherche, et dont chacun des ouvrages marque une étape pour l'historiographie canadienne.

Le Grand Marquis est la quatrième étude de l'A. depuis 1944. Cette publication coïncide avec le dixième anniversaire de son enseignement universitaire et le cinquième de sa nomination comme directeur de l'Institut d'histoire. Nous saluons avec joie le dévelop-

pement de cette carrière qui impose à l'attention de l'étranger la science historique au Canada français.

René LATOURELLE, S.J.